

LE CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE BATH

ORGANISÉ PAR

L'ASSOCIATION ARCHÉOLOGIQUE BRITANNIQUE
DE LONDRES



LES sociétés archéologiques du pays de Galles, d'Irlande et d'Écosse, où les communications par terre sont difficiles, et où les côtes maritimes sont profondément entaillées d'estuaires et de baies offrant un ancrage commode, tiennent parfois leurs congrès à bord d'un bateau à vapeur affrété pour le compte de leurs membres. Le bateau pourvoit temporairement à tous les besoins des congressistes : ils y trouvent leur centre de ralliement, leur salle de séances et de conférences, en même temps que le gîte, le couvert et un moyen de transport utilisable la nuit comme le jour.

La ville de Bath, dans le comté de Somerset, étant une ville d'intérieur, c'est un hôtel qui y fut choisi comme siège des séances et comme point de départ pour les excursions aux monuments de la région. C'est à l'hôtel qu'un cortège de breaks venait, le matin, prendre les congressistes, pour visiter, en une tournée de huit heures environ, un groupe d'églises, de châteaux et de curiosités.

C'est dans le salon de l'hôtel que se faisaient, le soir, les conférences suivies de discussions scientifiques.

Les congressistes, devenus commensaux dès leur arrivée, envinrent rapidement à échanger leurs idées sans contrainte, ce qui favorisa singulièrement la diffusion des opinions et des renseignements et facilita la tâche du délégué de la Société d'Archéologie de Bruxelles, qui représentait, à lui tout seul, l'élément non anglais.

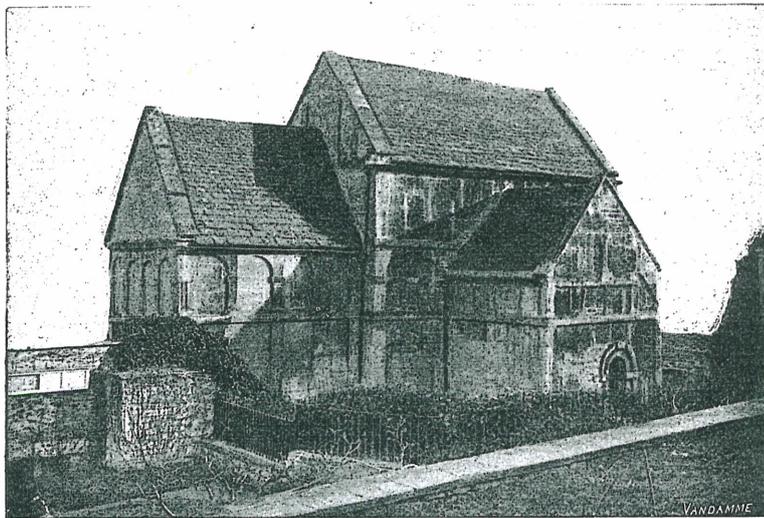
Le congrès dura exactement une semaine, du lundi 8 au samedi 13 août 1904. Grâce à une excellente organisation et à la rapidité des moyens de transport, un nombre considérable de monuments et d'objets offrant un intérêt archéologique put être visité. Ils appartiennent aux périodes les plus diverses, depuis l'âge néolithique, représenté par les restes du village lacustre de Glastonbury, et la période romaine, qui vit s'élever les admirables bains romains auxquels la ville de Bath doit son nom, son existence et sa prospérité, jusqu'à la période saxonne, contemporaine de nos dynasties mérovingiennes et carlovingiennes et jusqu'à celles des styles roman, gothique et de la Renaissance.

Chacune de ces époques est représentée par des œuvres d'une importance et d'une abondance telle qu'il est impossible de les mentionner toutes ici, sous peine de transformer ce rapport succinct en une nomenclature indigeste. Il existe d'ailleurs assez d'ouvrages spéciaux, accessibles à quiconque veut étudier les monuments les plus importants du pays : la cathédrale de Wells, les abbayes de Glastonbury et de Bath et les restes imposants de bains romains de cette dernière ville.

Le lecteur belge s'intéressera sans doute davantage aux discussions soulevées par les savants anglais sur des problèmes archéologiques non encore résolus, qu'à une description, forcément aride, des admirables restes du passé que contiennent les comtés de Somerset et de Wilts.

Le plus important des points litigieux examinés au Congrès est l'âge de la chapelle saxonne de Bradford-on-Avon, dont l'existence est pendant plus de mille ans restée ignorée et qui fut redécouverte, de nos jours, comme par miracle et restaurée, avec une conscience scrupuleuse, par M. W. J. A. Adye. L'ancien chroniqueur Guillaume de Malmesbury rapporte qu'une *ecclesiola* fut fondée, à Bradford, par saint Aldhelm vers le commencement du VIII^e siècle.

et le Docteur Wm. de Gray-Birch pense que l'édifice récemment restauré n'est autre que la chapelle originale. Le Révérend Docteur Astley, au contraire, adopte l'opinion du professeur Baldwin Brown, auteur d'un livre très complet sur les églises saxonnes. Celui-ci place la construction de l'église de Bradford vers 975, donc au commencement de la troisième période de l'architecture saxonne, soit sous le règne du roi Edgar, soit sous celui d'Ethelred. Les



ÉGLISE DE BRADFORD-ON-AVON.

arguments des deux parties sont basés, presque exclusivement, sur des preuves tirées de la comparaison de l'*ecclesiola* avec des édifices de la même époque. Il est douteux que ceux-ci soient assez nombreux et de date assez certaine pour permettre d'aboutir à une conclusion définitive. Comme la Belgique possède à Waha une église d'une antiquité également reculée et également douteuse, il peut être utile d'énumérer les arguments produits par le Docteur Astley.

Le plan de l'église de Bradford est cruciforme ; elle se compose d'une nef quadrangulaire, très élevée, de deux porches de moindre dimension, au nord et au sud, et d'un chœur quadrangulaire, sans aucune fenêtre, éclairé seulement par une étroite porte cintrée. Les deux seules portes d'entrée sont dans les deux porches. La hauteur

des murailles, les grandes dimensions des pierres de taille et l'étroitesse des portes sont signalées par le Docteur Astley comme preuves d'une date postérieure à 900. L'ornementation externe des murs, composée de pilastres et d'arcatures, est dérivée de l'arcature romaine et rappelle celle de l'église carlovingienne de Lorsch, près Worms. Les données réunies par le professeur Baldwin Brown et le Docteur Astley pourraient sans aucun doute être utilisées pour dater les restes de monuments carlovingiens en Belgique.

Un deuxième problème d'histoire de l'architecture, qui attend encore une solution satisfaisante, est l'existence des fenêtres latérales basses, non loin du portail principal des églises gothiques. Ces fenêtres passaient jadis pour avoir été destinées aux lépreux qui, n'étant pas admis à l'intérieur du sanctuaire, assistaient du dehors au service divin. Cette théorie est aujourd'hui abandonnée par les spécialistes. Les uns soutiennent que le sacristain venait sonner à cette fenêtre au moment de l'élévation, pour inviter les campagnards occupés hors de l'église à s'associer à cet acte solennel. D'autres pensent qu'une lumière y était placée la nuit, pour guider les voyageurs. Enfin, des documents récemment découverts aux archives vaticanes, et se rapportant à des conflits surgis en Angleterre entre le clergé paroissial et les prêtres de chanterie, ont suggéré une quatrième explication, qui n'est, du reste, pas inattaquable.

Le prêtre de chanterie, chargé de célébrer les offices à la mémoire d'un fondateur inhumé dans une chapelle attenante à l'église ou dans l'église elle-même, devenait presque fatalement le rival du curé de la paroisse, auquel il enlevait des messes et des âmes, avec les avantages matériels qui dérivait de ses fonctions spirituelles. Le curé, ne pouvant l'expulser tout à fait, parvint, dans certains cas, à lui faire interdire de recevoir des pénitents dans son église. Alors, le prêtre de chanterie imagina de laisser ses pénitents au dehors, et de se tenir au dedans d'un judas, d'où il pouvait entendre leur confession. Cette solution est prouvée par les documents pour un cas particulier, mais avons-nous le droit de la généraliser et de l'étendre à toutes les fenêtres latérales existant en Angleterre ?

Un autre point de coutume ecclésiastique fut soulevé, au cours du Congrès, à propos de la chartreuse de Hinton, dont des restes

assez fragmentaires sont seuls encore debout. Ces restes comprennent, entre autres, une salle quadrangulaire voûtée, accolée à l'église et considérée par l'éminent archéologue anglais M. St. John Hope comme une salle de chapitre. Plusieurs congressistes furent d'un avis différent, car la salle n'offre aucune trace de sièges le long des murailles et la partie située à l'est présente tous les caractères d'un chœur destiné à la célébration de l'office divin; en outre, la voûte y est plus ornementée qu'à l'ouest du bâtiment. D'autres détails paraissant mieux convenir à une chapelle qu'à une salle de chapitre sont une belle piscine double et une armoire appliquées aux deux parois latérales. Il y a d'autant plus de raison de considérer cette salle comme une chapelle, que l'abbaye de Lacock, voisine et contemporaine du prieuré de Hinton, contient une petite chapelle semblable, dans une position analogue, entre l'église et la salle du chapitre.

L'abbaye de Lacock est un monument peut-être unique en Europe, grâce au respect avec lequel elle a été conservée dans la famille de Sir William Sharington, qui en obtint la concession au temps de la Réforme. Le représentant actuel de la famille, M. Talbot, en fit les honneurs avec une bonne grâce et une compétence parfaites, ayant étudié le bâtiment dans ses moindres détails, et l'ayant, non pas restauré dans le mauvais sens du mot, mais gardé et entretenu avec un goût et un savoir exemplaires.

Tandis que les autres maisons religieuses du moyen âge ne nous ont guère légué, intacts, que leurs églises et leurs cloîtres, rendant les bâtiments conventuels méconnaissables par des transformations successives, Lacock au contraire a perdu son église et conservé son cloître, son dortoir, ses cuisines et dépendances à peu près tels qu'ils furent bâtis au XIII^e siècle. Quelques ajoutes, faites au XVI^e siècle dans le goût de la Renaissance, n'ont pas affecté la physionomie générale du bâtiment, qui offre l'ensemble le plus varié de voûtes et de fenêtres ogivales. C'est surtout le gothique primaire (*Early English*) qui, par ses arêtes robustes et ses colonnes trapues, fixe l'attention de l'archéologue.

Nous ne signalerons à Lacock qu'un détail intéressant la Belgique. Il s'y trouve un chaudron de bronze à trois pieds, haut d'environ un mètre, et portant la marque du fondeur Pierre Waghevens, de Malines. Il existe peu de pièces de ce genre : l'une d'elles

figura à l'exposition de dinanderies de Middelbourg. Le chaudron de Lacock doit avoir servi à des usages culinaires. Des bas-reliefs, du genre italien, provenant du XVI^e siècle et conservés à l'abbaye, nous montrent le dieu des cuisines, Apicius, entouré de ses aides qui attisent le feu sous un chaudron pareil.

Quoiqu'il soit impossible de signaler en détail toutes les conférences intéressantes dont fut agrémenté le Congrès, il faut néanmoins mettre hors pair trois communications du plus haut intérêt.

L'une, par M. Sturge Cotterell, maître de carrière, portait sur la pierre de taille du pays, qui offre une matière première d'excellente qualité à l'architecte et surtout au sculpteur. Les tailleurs de pierre de la région sont des plus habiles. Ils se plaisent à décorer d'ornements en relief même de simples maisons d'habitation. A Bath même, la pierre est un calcaire oolithique blanc, qui prend, en vieillissant à l'air, de belles teintes jaunes et grises. Vers l'ouest, à Glastonbury et Wells, c'est un grès rose ou rouge également facile à sculpter, et d'une couleur fort agréable à l'œil. M. Cotterell nous a décrit l'origine et les qualités de sa pierre avec la compétence et l'amour du spécialiste.

M. Mowbray Green, dans une conférence très complète sur l'architecture du XVIII^e siècle à Bath, nous a montré le parti que l'architecte Wood a su tirer des matériaux placés à sa portée par la nature. Wood a fait de Bath la ville d'eau élégante du XVIII^e siècle, le rendez-vous de la belle société et le foyer d'une intense activité littéraire et mondaine. Ses constructions, de proportions élégantes et d'une ornementation sobre, conservent à la ville un cachet tout spécial.

M. F. Bligh Bond, remontant au moyen âge, a fait défiler, sous les yeux de ses auditeurs, des projections de grilles de chœur sculptées conservées dans les comtés occidentaux de l'Angleterre. Ces grilles, faites de bois de chêne ou de pierre, offrent des modèles variés d'ornements gothiques secondaires et tertiaires. M. Bond classe les grilles d'après leur forme, considérant comme postérieures en date celles qui sont surmontées d'une voûte ou d'un cintre soutenant le jubé.

Les Anglais considèrent comme un caractère national de leur architecture religieuse la séparation nette entre le chœur et la nef marquée par des grilles ou des jubés. Mais nous connaissons, en

Belgique, une distribution analogue et, si nous ne possédons plus guère de grilles gothiques en bois ouvragé, c'est qu'elles ont été enlevées ou remplacées par des grilles de métal et des jubés de marbre ou de pierre.

M. Bond ayant, au cours de sa conférence, reproché aux puritains du XVI^e siècle et surtout à Cromwell d'avoir anéanti de nombreux objets d'art ecclésiastique, M. Leader, le président de l'Association archéologique britannique, renvoya le reproche aux chanoines et aux évêques du XVIII^e siècle qui, dans leur engouement pour le style néo-classique, ont détruit plus de souvenirs du moyen âge que les soldats de Cromwell.

Ces quelques notes ne peuvent donner qu'une impression très incomplète du Congrès de Bath, du nombre considérable de documents qui y furent examinés, des idées qui y furent échangées. Le succès de la réunion n'a été possible que grâce à la collaboration de M. le Major C. H. Simpson, maire de la ville, qui nous ouvrit tous les trésors historiques, chartes, manuscrits, livres rares, objets d'art accumulés par les siècles; des propriétaires des environs, notamment MM. Talbot et Blathwayte, qui nous firent les honneurs de leurs résidences avec une hospitalité charmante, et surtout du clergé. A la porte de chaque église, les congressistes étaient reçus par le curé, qui leur décrivait toutes les transformations subies par l'édifice avant qu'il eût atteint son état actuel. Sans la coopération active et dévouée du clergé anglican, le Congrès n'eût pas pu réussir. Mais le principal mérite du succès revient au sympathique secrétaire du Congrès, M. Patrick, au savant Docteur Birch et au Révérend Docteur Astley, auxquels le délégué de la Société d'Archéologie de Bruxelles est tout particulièrement obligé pour leur accueil cordial et courtois. Les excursions et les débats du Congrès furent suivis avec intérêt par plusieurs dames, dont la bonne humeur et l'amabilité ont grandement contribué à l'agrément de la réunion.

C'est par des remerciements à tous ces amis des choses belles et nobles qu'a créées l'Angleterre ancienne que nous terminons ces notes rapides.

PAUL HAMELIUS.

